

VILLE DE SAINT-CYPRIEN (24220) – UDAP de DORDOGNE

SITE PATRIMONIAL REMARQUABLE DE SAINT-CYPRIEN

REVISION DE LA ZPPAUP EN AVAP

Dossier Diag – 01a

LE CONTEXTE HISTORIQUE – L'EVOLUTION MORPHOLOGIE DE LA VILLE



Bernard Wagon, architecte du patrimoine, urbaniste - Valérie Rousset, historienne de l'art, archéologue du bâti

INTRODUCTION

Le bourg monastique de Saint-Cyprien inscrit sa silhouette dominée par l'église et sa tour-clocher sur la pente d'un coteau dominant la vallée. Ce belvédère d'où le regard embrasse la plaine alluviale de la Dordogne s'expose en amphithéâtre au sud.

A l'arrière au nord, et au-delà des terrasses supportant le monastère et le bourg, se développe un vaste territoire rural en plateau composé de collines et de vallons. L'habitat qui s'y est développé n'a que peu bougé depuis le 18^e siècle : hameaux et fermes isolées, placés souvent en position haute, se sont enrichis au 19^e siècle de constructions rurales en pierre sans connaître une expansion radicale propre au phénomène pavillonnaire de la seconde moitié du 20^e siècle et du début du 21^e siècle. Aussi, ce territoire a maintenu une grande qualité paysagère où le bâti traditionnel s'intègre avec harmonie.

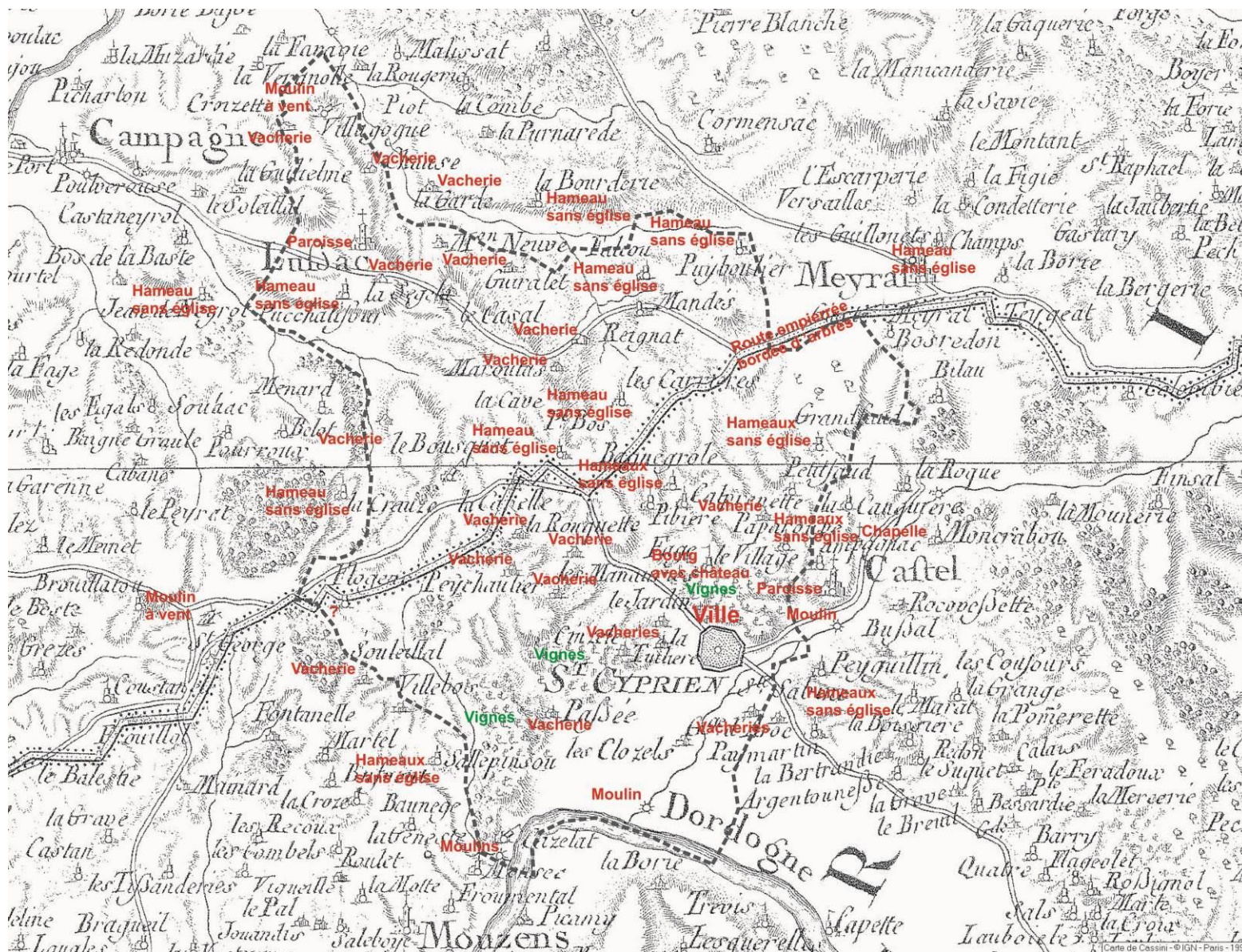
Au sud, l'un des méandres de la Dordogne a dégagé au pied de la ville une large plaine où les terres alluviales sont parcourues par deux petits affluents, le Moulant et le Merdassou. Ce territoire, autrefois voué aux cultures et à l'industrie meunière, fut peu à peu investi dès la création de la voie de chemin de fer en 1882 par une zone pavillonnaire et industrielle développée de part et d'autre du ruisseau du Moulant. Cette nouvelle occupation du sol a quelque peu modifié la perception du bourg monastique, belvédère autrefois isolé sur le versant du coteau, en constituant à ses pieds un vélum de formes composites.



Description du diocèse de Sarlat et Haut Périgord. 1624. BnF. A nord du bourg de Saint-Cyprien, le château de Fages et le hameau de Lussac.



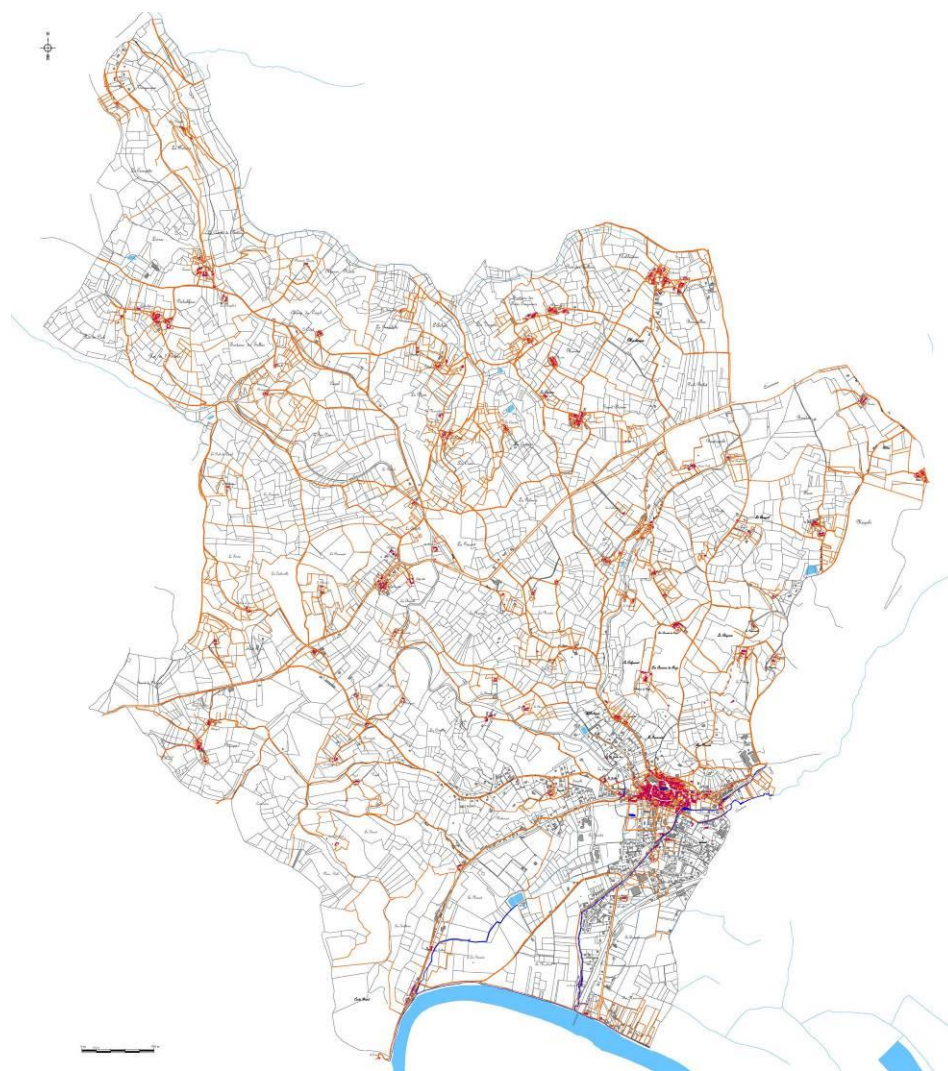
Carte de Belleyme (détail) sur la communauté de Saint-Cyprien, 1761-1770.



Carte de Cassini, seconde moitié du 18^e siècle.



Plan cadastral de 1832. AD 24, 3 P 3 – 4418. Tableau d'assemblage.



Plan cadastral de 1832. AD 24, avec report sur le cadastre actuel.

LES MONUMENTS HISTORIQUES

Eglise Saint-Cyprien

Eglise : classement par arrêté du 22 mars 1923

Edifice de vaste proportion pouvant être attribué aux 13^e et 14^e siècles. La nef unique est recouverte de voûtes du 17^e siècle. A l'est, s'élève la tour carrée du clocher dont l'axe ne répondait pas à celui de l'édifice. Cette irrégularité a été corrigée en construisant, sur un des côtés, un mur de remplissage qui supporte une voûte d'arêtes. Au 18^e siècle a été réalisée une clôture décorée de colonnes, fermant le sanctuaire et laissant derrière elle un espace qui sert de sacristie. En 1585, église et prieuré furent incendiés. Sous Louis XIV, l'église fut restaurée.

Presbytère, 16e siècle

Les façades et les toitures (cad. AB 621) : inscription par arrêté du 16 juin 1965.

Cette demeure médiévale a été complétée et remaniée à la Renaissance. Elle présente deux fenêtres d'angle à pilastres et bandeau mouluré du 16^e siècle. Sur la ruelle arrière, une terrasse est limitée par une rampe en ferronnerie du 18^e siècle.

L'hôtel de Marqueyssac (Maison du marquis de Beaumont, ancien maire de Saint-Cyprien)

Le château (anciennement appelé Maison) du 18^e siècle : inscription par arrêté du 22 août 1949 - Le parc du château en totalité, avec ses terrasses et sa pièce d'eau (cad. AB 709, 535 à 537, 620, 616, 618 ; G 325) : inscription par arrêté du 20 décembre 2002

Hôtel de style Louis XVI s'ouvrant par un portique de quatre colonnes et deux pilastres, surmonté d'une fenêtre encadrée également de quatre colonnes et surmontée d'une grecque et d'un fronton triangulaire. Les pilastres sont d'ordre ionique composite. L'édifice se dresse sur deux terrasses accessibles par marches. L'aile en équerre a été ajoutée au 19^e siècle. La maison est dotée d'un parc conçu par le paysagiste Edouard André au début du 20^e siècle. Le parc a souffert de la tempête de décembre 1999.

Château de Fages

1933/04/13 : inscrit MH ; 1965/09/09 : classé MH

La chapelle et les ruines du château : inscription par arrêté du 13 avril 1933 ; Le pavillon Renaissance : classement par arrêté du 9 septembre 1965.

L'édifice du 12^e siècle a presque entièrement été reconstruit dans le style Renaissance au 16^e siècle. Il comporte deux grands pavillons carrés, réunis par un corps de bâtiment central. Le pavillon nord est flanqué d'une tourelle d'angle. Dans le pavillon sud, les croisées à meneaux sont accompagnées de pilastres ioniques supportant des frontons.

Un chemin de ronde percé de meurtrières reposant sur des consoles ornementales, souligne la toiture. Le château a tenu une place importante au cours des guerres de Religion. Anne de Fages y accueillit son beau-frère, Blaise de Monluc, qui poursuivait l'armée des Huguenots de Guyenne, peu avant la bataille de Vergt. En 1568, Fages fut une première fois assailli et pillé par les Huguenots qui venaient de Provence. En 1574 ou 1575, il le fut par le seigneur de Limeuil et une explosion de poudre le détruisit partiellement. En 1585 ou 1586, un capitaine de bandes l'occupa. L'édifice fut laissé à l'abandon à la fin du 19^e siècle.



L'église Saint-Cyprien.



Le presbytère.



L'hôtel de Marqueyssac.



Le château de Fages.

LE CONTEXTE HISTORIQUE – L'ÉVOLUTION MORPHOLOGIQUE DE LA VILLE

Les origines

On attribue à l'ermite auvergnat, Cyprien (seconde moitié du 6^e siècle), l'origine de la fondation de l'abbaye.

Après avoir passé plusieurs années au « désert » dans une grotte surplombant la Dordogne¹, Cyprien, cité par Grégoire de Tours comme abbé *d'un bourg du Périgord (...)* *d'une sainteté admirable, (...)*, dans « A la gloire des Confesseurs », fonda sur un coteau et à distance de la Dordogne et de ses crues une abbaye qui donna naissance, à partir du 11^e siècle vraisemblablement, à un petit bourg.

Ce n'est cependant qu'au 11^e siècle que les sources écrites attestent de l'existence d'un monastère en ces lieux.

Le monastère affilié à Saint-Sernin de Toulouse puis à Moissac

Arnaud, prévôt de l'église de Périgueux, donna le monastère augustin de Saint-Cyprien (*Locus B. Cypriani*) au prévôt de Saint-Sernin de Toulouse le 15 août 1076 afin d'y rétablir la discipline. La donation fut ratifiée le 31 décembre suivant par l'évêque de Périgueux, Guillaume de Montberon.

L'abbaye abritait des chanoines réguliers, dont Archambaud, qui se fit moine à Moissac (entre 1073 et 1081). Suivant ses traces, Emenon et le prévôt Arnaud se rendirent à l'abbaye clunisienne pour proposer d'accepter leur monastère afin d'y introduire la réforme. Ce qui fut fait.

Les Beynac ont, semble-t-il, été fortement liés à Saint-Cyprien où ils possédaient ici tour et château. Un Hugues de Beynac est prieur avant 1260, un autre Hugues en 1308. Jean Maubourguet souligne que le seigneur de Beynac avait acquis la haute justice des chanoines augustins au 13^e siècle en échange de sa protection et qu'il la céda vers 1300 à l'archevêque.

Parmi les vassaux directs du prieuré se trouvaient les seigneurs de Fages, le damoiseau de Saint-Cyprien, Elie de Mothe pour quelques fiefs dans la paroisse de Mouzens et au repaire de Flaageac.

Au début du 14^e siècle (en 1300 ?), Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux qui deviendra pape en Avignon sous le nom de Clément V (1305-1314), fut prieur du monastère qui compte en 1323 quatorze chanoines.

La tradition veut que les moines aient maîtrisé très tôt la vallée alors marécageuse en assainissant les terres par des drainages rendant possible la mise en culture. Ils y possédaient un moulin et une exploitation agricole.

A Reynac, les moines tenaient un repaire (14^e siècle) dont la chapelle est citée en 1333, sur les hauts de Lussac, un moulin à vent, sans doute, dont les vestiges semblent appartenir au 17^e siècle.



Le repaire de Reynac.



Le moulin à vent de Lussac. Une croix orne le linteau de la porte.

L'église et le prieuré

L'église avec sa haute et imposante tour-clocher domine depuis le coteau où elle fut bâtie dès le 11^e siècle, au moins, le bourg monastique et la vallée de la Dordogne.

Le clocher en forme de tour a précédé l'édification de la nef comme le montre la jonction malhabile entre les deux parties. Aussi, il y a tout lieu de penser que le clocher constituait à l'origine, soit à la fin du 12^e siècle – début 13^e siècle, une tour beffroi servant à la défense de la place.

La tour de plan barlong est cantonnée à l'est de quatre contreforts plats, dont deux aux angles. Un unique contrefort conforte en revanche les murs nord et sud. Des baies romanes étroites à ébrasement extérieur assurent depuis l'est l'éclairage du rez-de-chaussée occupé par l'abside. La salle des cloches est installée au deuxième niveau.

¹ La tradition veut que la grotte située sur un coteau au nord-ouest du bourg, au « Roc des Anglais », ait abrité le cénobite.

La nef de l'église composée de quatre travées est couverte de voûtes d'ogives élevées au 17^e siècle retombant sur des contreforts intérieurs entre lesquels s'ouvrent des chapelles latérales sous voûtes en berceau brisé. On note dans le mur gouttereau sud de l'édifice les traces d'ouvertures et de phases de construction de la période romane. L'abside remaniée au 17^e siècle s'inscrit dans le clocher-tour : elle est divisée en deux parties d'inégales dimensions, attribuées au sanctuaire et à une sacristie.

La façade occidentale contrebutée par deux contreforts plats s'ouvre sur un grand perron en forme d'escalier descendant sur la rue Bertrand de Got implantée en contrebas.

Le portail de style gothique de la fin du 13^e siècle, s'orne de quatre voussures brisées logées sous une archivolte reçue à la base de culots figurant des masques et de deux frises de chapiteaux sculptés de feuilles de lierre et de chêne.

A la gauche du portail se situe une niche que surmonte une baie à arc trilobée du 14^e siècle autour de laquelle sont remployés trois chapiteaux romans illustrant la Visitation, une hydre représentant le Mal (la Bête de l'Apocalypse) et un personnage (saint Cyprien ?) accueillant un fidèle sous le regard d'un abbé.

A sa droite, un enfeu remployé et placé sous un arc en plein cintre orné de bâtons brisés toriques en chevrons s'agrémenté de chapiteaux à feuilles de chêne (fin 13^e siècle).

La partie supérieure de la façade procède de la reconstruction à partir de 1685 par le prieur Dunoyer qui a introduit une grande rose à remplage trilobé et un triplet de fenêtres trilobées à fines colonnettes.

Le mur méridional de la nef a fait l'objet de remaniements : dans la quatrième travée, subsistent une porte et une fenêtre romanes murées.

Les bâtiments conventuels s'ordonnaient au nord autour d'un cloître flanquant la nef de l'édifice. La galerie sud du 13^e siècle en partie détruite se développait sur toute la longueur de la nef de l'église dont le côté oriental conserve les traves des voûtes

L'église fut classée Monument historique en 1841. De 1862 à 1875, elle fit l'objet de restaurations « peu habiles » sous la direction de l'architecte Vauthier qui lui valut un déclassement pour avoir été défigurée : le mur gouttereau sud et la façade occidentale de la nef ayant en partie été remontés. Elle fut reclassée le 22 mars 1923.



La face est du tour-clocher. La partie haute résulte d'un aménagement au 17^e siècle.



A droite, mur gouttereau de la nef intégrant une porte en arc brisée à arête vive (12^e siècle – début 13^e siècle ?). Au centre, raccord de la nef sur le clocher-tour. En partie basse, pierre de taille sculptée de quatre rocs d'échiquiers.



Pierre de taille sculptée de quatre rocs d'échiquier dans la partie de la nef jouxtant la tour-clocher. Le motif qui est peut-être un hommage à un personnage important de l'histoire de Saint-Cyprien, ne constitue cependant pas des armoiries. En remploi ?



Extrémité est du mur gouttereau de la nef conservant les vestiges des voûtes de la galerie sud du cloître.



Tour-clocher. Oculus est à voussure ornée de têtes de clou. Fin 12^e – début 13^e siècle.



Partie haute du mur gouttereau nord de la nef depuis l'aile sud du cloître remaniée et surélevée au 17^e siècle. De grands oculi trilobés assuraient du 13^e siècle au 17^e siècle l'éclairage de la nef.



Le portail ouest. Dernier quart du 13^e siècle, A gauche, niche sous arc trilobé au-dessus de laquelle ont été réemployés au 17^e siècle trois chapiteaux gothiques (fin 13^e siècle).



Chapiteaux-frise du portail ouest ornés de feuillages naturalistes (feuilles de chêne et de lierre). Dernier quart 13^e siècle.



Aile ouest du cloître, rez-de-chaussée conservant les traces de voûtes gothiques en rez-de-chaussée.



Aile ouest du cloître. Vestiges d'une porte romane (12^e – début 13^e siècle ?)



Chapiteau roman en remploi. La Visitation. Marie et Elisabeth. A gauche, l'ange sonnant de l'olifant annonçant l'arrivée prochaine du Sauveur.



Chapiteau roman en remploi. Une hydre, représentant le Mal (la Bête de l'Apocalypse) et un personnage.



Aile ouest, rez-de-chaussée, grande salle voûtée.



Aile ouest, rez-de-chaussée, passage voûté du 17^e siècle.



Chapiteau roman en remploi. A gauche, un homme agenouillé devant un personnage lui tenant la main. Un pèlerin vénérant Cyprien sous le regard d'un abbé à droite ?



Chapiteau roman en remploi. A droite, un homme tenant la crosse d'un abbé.



Aile ouest, décor peint médiéval.



L'ancien cloître remanié aux 17^e, 18 et 19^e siècles.

La morphologie de la ville médiévale

Le bourg monastique

Le bourg implanté en contrebas du prieuré se développe en amphithéâtre matérialisé par les rues Bertrand de Got, de la Justice de Paix, des Remparts et du Lion qui en délimitent l'emprise. De la vallée de la Dordogne, le village s'impose par une grande silhouette en gradins : l'église et sa tour dominant les étagements de maisons à couvertures de tuiles (autrefois de lauzes calcaires), dominant elles-mêmes la plaine.

Les portes de ville

Des portes de ville commandaient l'accès dans le bourg ; au plus près du monastère, les portes de Lavit (cité en 1492²) et de Losse fermaient la rue Bertrand de Got. Les portes de Lapeyre et de Salme occupaient les flancs ouest et est dans l'axe des rues de la Justice de Paix et des Oies. Au sud-est, la porte Neuve assurait l'accès par la rue du Terme.

L'enceinte urbaine

La ville était sans doute protégée par une enceinte dans laquelle ouvraient les portes nommées précédemment. La morphologie du parcellaire invite à penser que la muraille occupait le tracé du front des maisons sises le long de la rue du Rempart et qu'elle était doublée par un fossé correspondant aujourd'hui aux rues du Rempart et du Lion et à la place au Oies. Peu de mentions font référence à l'enceinte urbaine hormis une sanction prise contre un habitant qui, en 1494, avait ouvert le mur de la ville (SADOUILLET-PERRIN, 1987, p. 37). La façade de la maison parcelle AB 217 présente un appareil de blocs régulier incluant une meurtrière à ébrasement extérieur du 12^e ou du début du 13^e siècle rappelant les baies de la tour-clocher romane de l'église. Sans doute faut-il voir ici les vestiges du rempart urbain qui protégeait la ville.

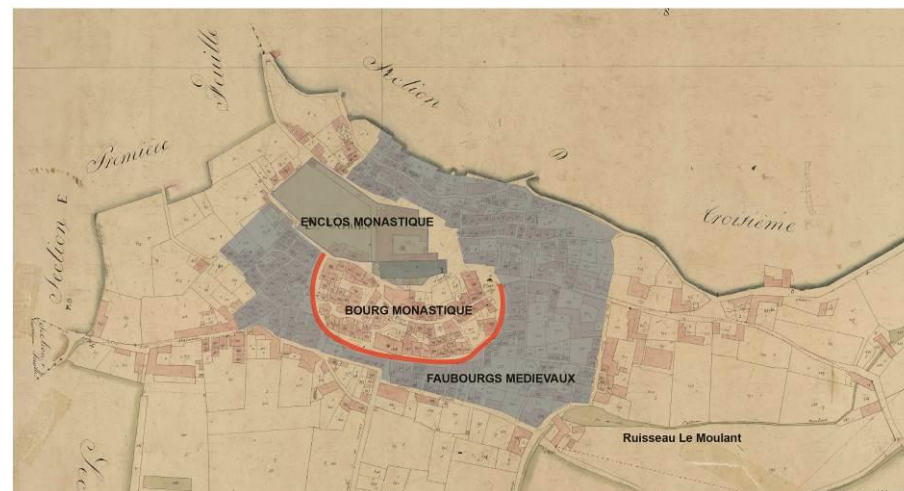


Maison, parcelle AB 217. Muraille du bourg ?

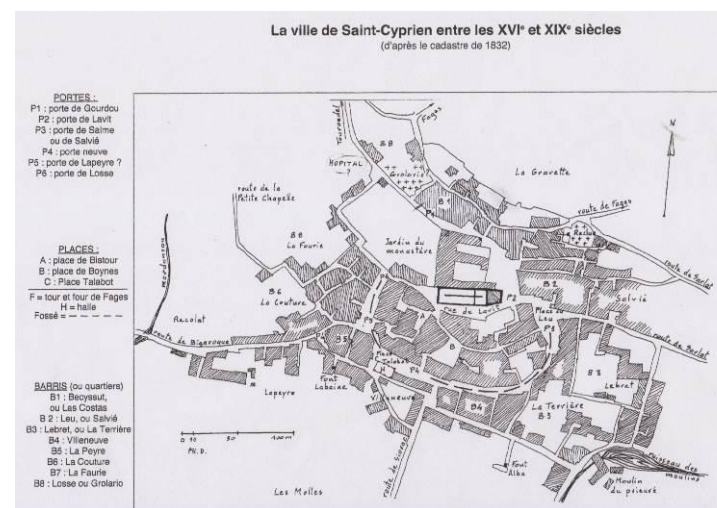


Maison, parcelle AB 217.

Le fossé qui devait enserrer le bourg était devenu obsolète en raison de la constitution de barris dès les 15^e – 16^e siècles au moins. Cet espace fut dédié à une place publique (place de Talabot, actuelle place de la Liberté) sur laquelle s'ouvrit dès 1673 une halle au grain dans laquelle se trouvaient les mesures en pierre de la ville. A l'est dans l'axe de la porte de Salme, se trouvait la place de Leu (ou Ley) du nom du lion de pierre inclus dans un mur de pierre mais dont on ignore la provenance. Jean Secret fit l'hypothèse que la sculpture provenait de l'ancien portail roman de l'église (Secret, p. 233)



Plan cadastral de 1832, détail sur le bourg.



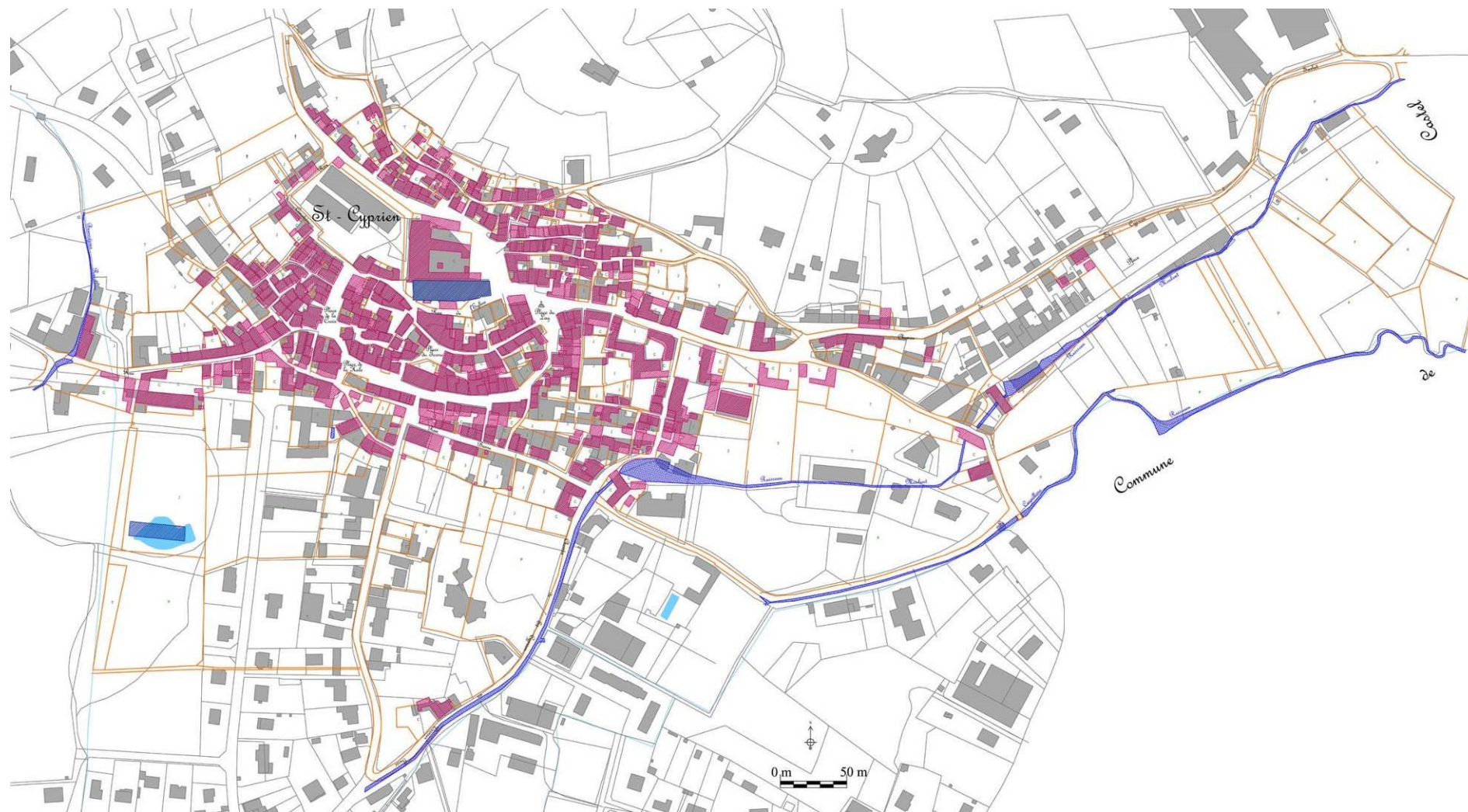
Plan de G T C S C



Carte postale, vers 1950. Le bourg médiéval est identifiable par sa forme semi-circulaire en contrebas de l'église prieurale.



Cl. Montgolfière



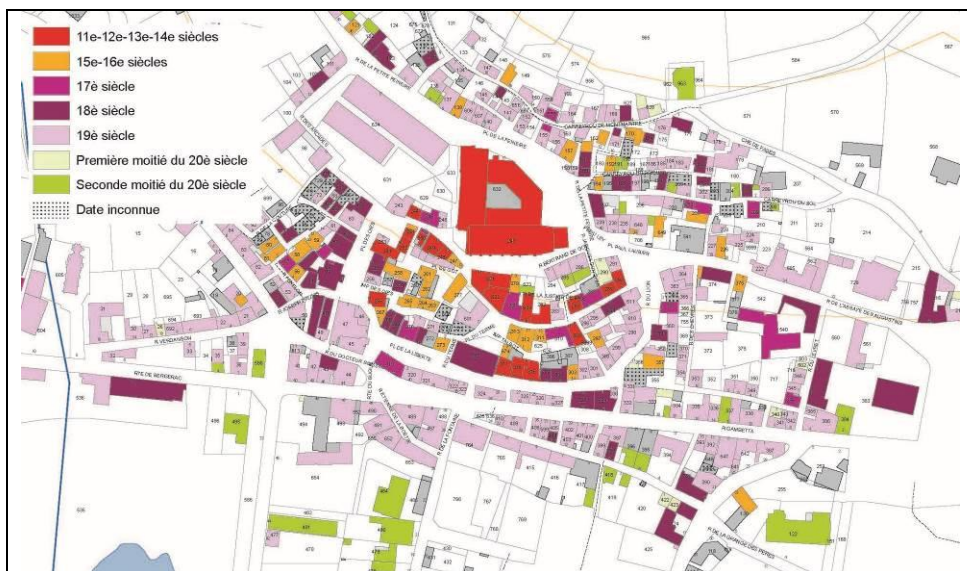
Report du plan cadastral de 1832 sur le cadastre actuel.

Les maisons médiévales

La forme générale concentrique du bourg n'est pas seule à rendre compte de la nature médiévale du lieu. Le tissu urbain que composent de petites parcelles bâties séparées par des andrones (espaces libres et étroits servant d'égout au Moyen Age) traduit, aujourd'hui encore et ce malgré de nombreux remaniements, la nature même de l'habitat médiéval.

La période constructive, étendue de la fin du 12^e siècle au début du 16^e siècle, est en effet largement présente le long des rues où elle se signale par des maçonneries et des éléments architecturaux (fenêtres, portes...) constituant des critères stylistiques bien marqués.

La carte de datation, ci-dessous, est basée sur un repérage réduit aux façades des immeubles et présente ses propres limites puisqu'elle exclut de son champ les vestiges potentiellement maintenus dans les intérieurs ou sur les façades aujourd'hui enduites et remaniées aux périodes modernes et contemporaine. Tout immeuble est donc susceptible de renfermer des états du Moyen Age à prendre en compte à l'avenir pour la connaissance et la mise en valeur du bourg monastique.



Les faubourgs (les barris)

Des barris, quartiers se sont constitués autour du prieuré et du bourg monastique : au nord, celui de Becyssut établi le long de l'actuel *carreyrou* de Montmartre, où se trouvait un cimetière, dit de la Reclue (mention dès le 15^e siècle).

Au sud, le barri de Villeneuve, s'organise entre le fossé de la ville et la rue de la Fontaine. Plus à l'est, les barris La Terrière et Lebrét, cités dès le début du 16^e siècle se développaient dans la trame des rues des Chèvres et du Lebrét, évoquant un lotissement médiéval. Le barri de Leu au nord de la place du même nom s'étire le long des *carreyrous* du Prieuré et du Sol. Les quartiers de la Couture, La Faurie et La Peyre constituent à l'ouest les extensions urbaines. Celui de la Couture parcourue pas deux rues quasi parallèles (rues de la Couture et Fénelon), et composé de maisons séparées d'andrones, rappelle dans sa morphologie comme le quartier de Lebrét une organisation urbaine médiévale. Ces faubourgs étaient occupés au 17^e siècle par des familles nobles mais aussi des bourgeois, des commerçants et des artisans.



La rue Fénelon nord-sud au barri de La Couture.



La rue Lebrét, rue nord-sud du barri de Lebrét.



Le carreyrou du prieuré au barri de Leu ou Salvié.



Chemin de la Garde, axe est-ouest au barri de Becyssut

Les fontaines

Au cœur du barri de Villeneuve (entre la rue de la Fontaine et la rue du Rempart), une source, la Font Alba, donne lieu à un ruisseau se dirigeant vers le Moulant.

Au quartier de La Peyre, une autre source, la Font Labaine, alimente un ruisseau, aujourd'hui partiellement busé et se jetant dans le Moulant – la source est abritée dans un édicule daté de 1790.



La Font Labaine, datée de 1790.



La Font Alba.



Plan cadastral de 1832, détail sur les fontaines. A gauche, la Font Labaine, à droite, la Font Alba.

Le temps des guerres : 14^e – 16^e siècles

Durant la guerre de Cent Ans, sous les ordres d'Eguille, les Anglais s'emparèrent de Saint-Cyprien en 1422 avant d'en être chassés par les Français. Le monastère fut ruiné à nouveau durant les guerres de Religion.

Les Protestants pillèrent l'église et le prieuré en 1568, et profanèrent le tombeau de saint Cyprien. Le cloître et l'église furent annexés à une manufacture d'armes et à un arsenal sous la direction du réformé Jacques de La Tour, époux d'Anne de Fages.

A l'issue d'une inspection des lieux requise par le procureur du roi en 1587, la voûte de l'église n'est que ruine... en 1594, Jean Tarde constatera lui aussi que *l'église est grandement ruinée, la voûte rompue et toute découverte*.

Le renouveau au 17^e siècle : l'affiliation à Chancelade

Vers 1666, le prieur Hugues Lasvergues rétablit son prieuré et pour se faire appela les chanoines réguliers de l'abbaye de Chancelade que venait de réformer Alain de Solminhac. Il donna les deux tiers des revenus du prieuré.

Grâce à l'affiliation à Chancelade, fut ainsi mise en œuvre la quasi-reconstruction de la nef que l'on couvrit après 1685 sous le prieur Jacques Dunoyer de voûtes d'ogives tout en employant des chapiteaux romans et des fenêtres gothiques (Audierne, p. 153). Les bâtiments monastiques furent restaurés (en partie reconstruits), le mobilier liturgique de l'église renouvelé : buffet d'orgue³ ; chaire, une grille de communion en ferronnerie, autels de marbre et tabernacle, retable et stalles.

La halle fut édifée en 1673 par le seigneur de Fages et le prieur des Augustins qui partageaient les droits de marché. C'est à cette époque que l'on commença à ouvrir les remparts.

Comme l'indique le procès-verbal de visite du 17 mars 1762, la halle abritait quatre mesures en pierre, trois d'un quarton chacune, une d'une punière., sur un poteau « fait de neuf », les armes de Monseigneur de Lusan, archevêque de Bordeaux et haut et moyen justicier de la terre de Saint-Cyprien et Lussac.

En 1961, la municipalité y installa les bureaux de la mairie avant de la convertir en bibliothèque en 2003. Le soubassement structuré d'arcades du côté de la rue Gambetta est aujourd'hui aménagé en restaurant dont la devanture fait entièrement abstraction des dispositions initiales du bâtiment.

³ Le buffet est classé Monument historique depuis le 7 mars 1977. A la demande de l'organiste André Isoir, l'orgue a été réaménagée en 1982 par le facteur Gerhard Grenzing.



A droite, la halle aux grains, vers 1900.



Les extensions urbaines au 18^e siècle

L'hôtel de Marqueyssac (Maison du marquis de Beaumont, maire de Saint-Cyprien sous Louis XVIII) fut implanté sur un terrain vierge au sud-ouest le long de l'actuelle route de Bergerac.



L'hôtel de Marqueyssac.

La Révolution

En 1789, le prieuré n'était occupé que par un prieur, un curé, un sous-prieur, le curé de Castels et par quatre chanoines. Le prieur possédait alors, comme le mentionne la déclaration du temporel du prieur royal de Saint-Cyprien, Joseph Prunis, le 26 février 1790 :

- la haute, moyenne et basse justice dans l'enclos de l'église et du prieuré, dans les fours et les moulins en dépendants,

- la moyenne et basse justice dans le tènement de Flaageac,
- la moitié de la basse justice et police dans la ville et paroisse, l'autre moitié par indivis avec les damoiseaux du lieu,
- le droit de halle, leude, cartonnage dans les marchés et foires du lieu,
- l'hommage depuis 1462 des repaires de Flaageac, de Pechalquier, la Motte, Cantegrel.
- le château (alors masure) de Renhac (Reynac),
- un moulin banal,
- une petite maison et four banneret dans l'enceinte du prieuré,
- enfin, la maison et l'église du prieuré, jardin et fort, avec ses tours, enclos, murailles, le tout entouré de rues et chemins publics y compris certaines places qui sont hors des murailles.

Joseph Prunis, le dernier prieur, fut élu maire en 1791 et grâce à lui la commune acheta l'église et le monastère alors vendus comme bien national.

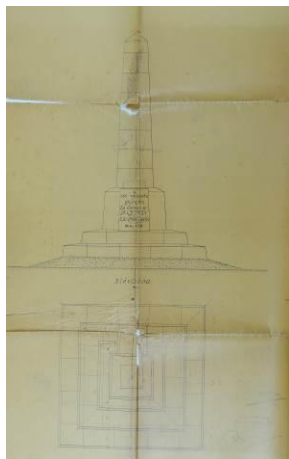
Les aménagements urbains au 19^e siècle et au début du 20^e siècle

Autour du Champ de Foire

Le Champ de Foire fut aménagé en 1853 sur un terrain cédé à la commune en 1810 par M. de Carbonnier de Marzac. Le lieu rassembla l'école laïque (1884), une école religieuse (bâtiment de l'actuelle mairie), le poids public, et un puits creusé en 1896. Dans la partie haute, le long de la rue de l'Abbaye des Augustins, prit place un rang de maisons.



Le monument aux morts qui fut installé sur le Champ de Foire en 1921 commémore les 67 morts de la guerre de 1914-1918.



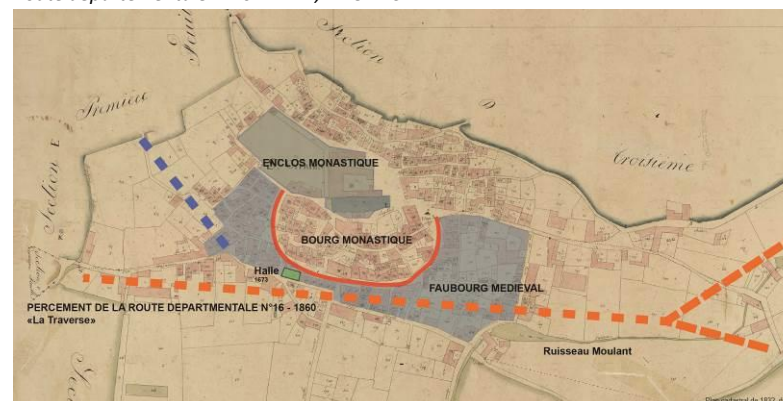
Projet du monument aux morts. AD 24, 12 O 475.



Le monument aux morts



Route départementale n°16. AD 24, 12 O 475.



Plan cadastral de 1832, détail sur la ville.

Le percement de la route départementale n°16, 1860

Si l'image médiévale de Saint-Cyprien s'impose aux visiteurs en parcourant les vieilles rues, l'abord de la ville par les routes de Beynac, Bergerac, du Bugue et du château de La Roque a trait avec l'urbanisme et l'architecture du 19^e siècle. La ville a en effet considérablement densifié dès les premières années du siècle suite à l'aménagement de nouvelles voies de communication.

Le percement de la route départementale n°16 en 1860 incluant la traversée du bourg (la Traverse) fut aligné sur le Champ de Foire. Cette nouvelle voie est-ouest bouleversa la ville et ses usages commerciaux en les transférant de la place Talabot et des vieilles rues vers une artère à l'architecture classique pleinement dédiée aux commerces et aux établissements d'accueil. L'architecture de l'actuelle rue Gambetta, toujours de pierre mais enduite, est réglée sur des compositions strictes à façades ordonnancées par des travées de baies (portes et fenêtres). Aux petites parcelles médiévales succèdent des immeubles de plus amples emprises au sol.

Le couvent des Sœurs de Saint-Vincent de Paul

En 1864, le bureau de Bienfaisance installa une communauté de religieuses de l'ordre de Saint-Vincent de Paul. Ces dernières firent bâtir une chapelle et un petit hospice. Elles quitteront la ville en 1904.



La chapelle néogothique des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

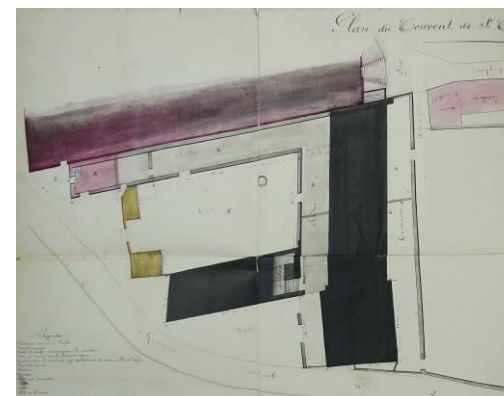
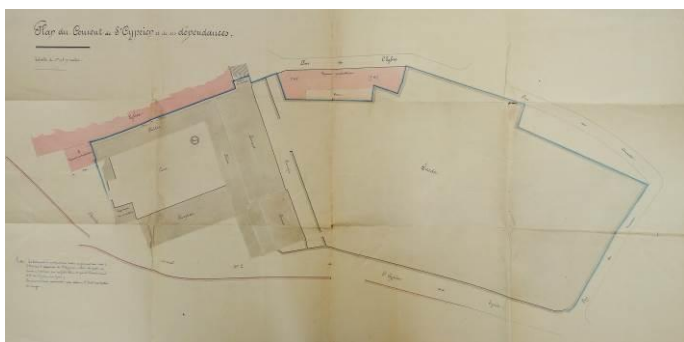
L'abandon du monastère : la manufacture des tabacs, 1870-1908

Pour faire face au phylloxera qui, dans les années 1870-1880, ravagea les vignobles, le monde agricole se tourna vers la production de tabacs.

Des entrepôts étaient nécessaires. La commune représentée par son maire, M. de Lavelle, cède gratuitement en 1871 à l'Etat (administration des Manufactures de l'Etat) l'ancien monastère et ses dépendances à l'exception du logement de l'appariteur où se trouvent les combles de l'église (extrémité est du bâtiment cédé) réservé au service du culte -A sur le plan ci-après en rose vif.

La ville se doit alors de mettre en bon état de viabilité la route conduisant à la gare, les travaux pour l'écoulement des eaux du magasin. Les bâtiments conventuels furent ainsi transformés en magasin à tabac perdant ainsi une grande partie de leurs dispositions.

Deux grands entrepôts furent bâtis dans l'ancien enclos monastique. En 1979, le site sera par la suite racheté par la Société Auguste Cyprien (filiale du groupe Petrossian) pour la production de foies gras et récemment par un marchand de biens pour y aménager des logements.

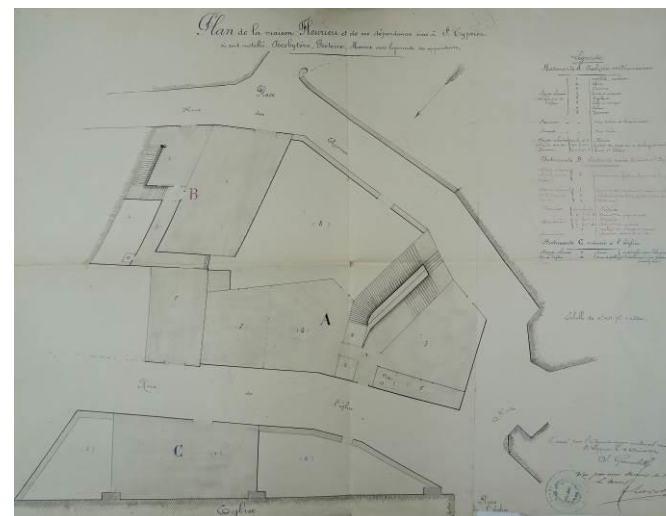


Plan du couvent de St Cyprien et de ses dépendances, 1871. AD 24, 12 O 475.

Plan du couvent de St Cyprien et de ses dépendances, 1871 (détail). Légende : Les bâtiment et constructions teintés en gris sont ceux cédés à l'Etat par la commune de Saint-Cyprien. Les constructions avoisinantes non cédées à l'Etat sont teintées en rouge. AD 24, 2 O 475.

Elargissement de la rue Bertrand de Got, 1872

La rue longeant l'église fut élargie en démolissant une écurie bâtie contre le flanc sud de celle-ci.

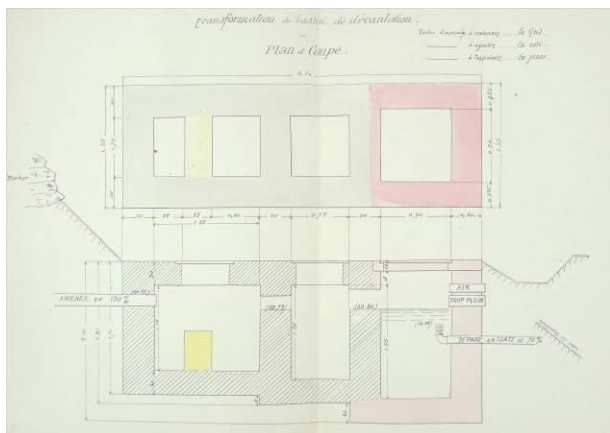


Plan de la maison Fleurieu et de ses dépendances sises à Saint-Cyprien où sont installés presbytère, prêtre, mairie avec logements des appariteurs dressé par l'agent voyer en 1872. AD 24, 12 O 475. Le presbytère se situe dans le bâtiment A, en B la mairie et la justice de paix

L'approvisionnement en eau, 1910

L'approvisionnement en eau potable jusque-là rendu possible par les sources et les fontaines fut fait dès 1910 par la captation de la source du Roc Rouge. La ville fut ainsi dotée de bornes fontaines, aujourd'hui disparues.

Au réservoir installé en 1930 sur la place de la Feinière succéda en 1955 l'érection d'un château-d'eau irriguant depuis un point eau tous les quartiers de la ville.



Conduite et distribution de la source du Roc Rouge. Plan général et dessins des ouvrages, 30 juin 1930. AD 24, 12 O 475.

La vallée et ses aménagements

Le site n'a pas été choisi au hasard par les moines augustins : dominant depuis une terrasse la grande vallée de la Dordogne irriguée par deux de ses affluents, les ruisseaux du Moulant et du Merdassou la seigneurie bénéficiait de terres de coteaux et de combes fertiles et de terres alluviales propices aux cultures et aux activités industrielles liées à l'eau.

Les ruisseaux et moulins

Le Moulant provenant de Castels (Redon-Espic), permettait comme l'indique son nom, d'actionner plusieurs moulins à farine : le moulin de Fages, cité en 1558, et le moulin du Prieur situés à l'est du bourg au-delà du barri de Terrière et le Moulinat au sud près de la rivière. Le moulin du Prieur (ou de la Tour) est cité en 1474 sous l'appellation de son propriétaire, Dom Poncet de la Tour, prieur (GTCSC). Un grand bief se développait en amont du moulin avant d'être en partie remblayé et canalisé dans l'îlot compris entre la rue du Priolat et la rue Gambetta pour devenir un parking.

Sur le Merdasson, dont le nom évoque les égouts de la ville qu'il recueillait autrefois, point de moulin sans doute en raison d'un débit faible. Le cours d'eau qui prend sa source dans la combe de Guirou, alimentait la tannerie de Mathieu Brouilhet au 18^e siècle.



Le lavoir du Pontet sur le ruisseau la Gazialane.



L'étang (le bief) du moulin du Prieur en 1963 avant d'être busé.



Carte de Belleyme, 1761-1770. Les moulins de Fages et du Prieur ainsi que le Moulinat figurent sur le ruisseau du Moulant.



Plan cadastral de 1832, détail sur le Moulinat.



A gauche, le moulin du Prieur, à droite, le moulin de Fages.



Le ruisseau du Moulant aujourd'hui canalisé.



Les industries

La tuilerie près de la Dordogne auprès de laquelle se trouvait une pêcherie appartenait en 1756 (GTCSC) au chapitre ; elle produisait des tuiles canal et des tuiles à crochets

Jusqu'aux années 1880, période d'essor de la commune avec la culture du tabac, la production cimentière et l'arrivée de la ligne de chemin de fer, la vallée n'est que faiblement occupée et, comme en témoigne le plan cadastral de 1832, est essentiellement vouée à la culture et aux moulins bladiers activés par les eaux du Moulant.

Un port, au Garrit, permettait le transport par gabarres sur la Dordogne depuis le Moyen Age sans doute. D'ici partait le bac pour joindre la rive gauche de la rivière, bac qui ne fut remplacé par le pont métallique qu'en 1892. Quelques bâtiments y étaient implantés, du moins au 18^e siècle comme l'indique le plan de 1832.

Quelques bâtisses isolées seulement occupaient, toujours d'après le plan de 1832, la partie de la vallée située près du ruisseau du Moulant : la Grange, le Clauzel Haut (ferme), le Clauzel Bas. Les chanoines possédaient des terres : la grange des Pères se situait près du Moulant ; au 19^e siècle les prieurs bâtirent à ses côtés une chartreuse qui existe toujours.

En 1861, des usines à chaux et ciment de la Société française des Chaux et ciments de Saint-Cyprien et la S.A. des Ciments Portland de Chanaz furent installées à Malemort et Costegrand. Une troisième usine existait déjà aux Tuilières et fut vendue par Edouard Bruyère en 1914 à la S.A. Française (Potier, 33).

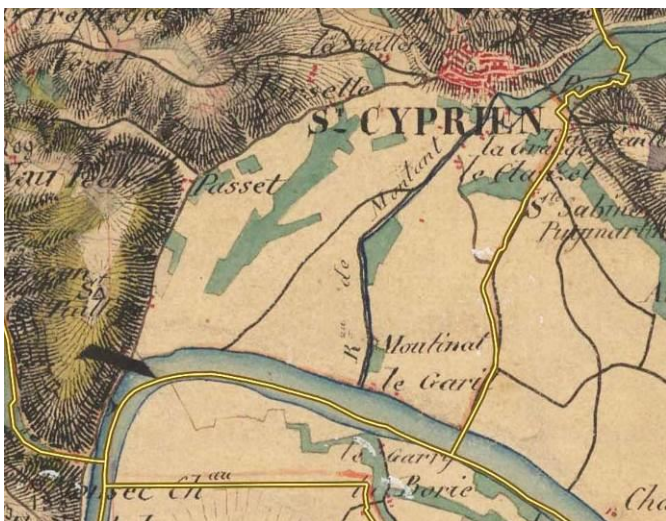
En 1880, une nouvelle usine s'implanta à Allas : d'abord lié à la batellerie, elle se dote en 1903 d'un petit chemin de fer, le Tacot, permettant de relier la gare de Saint-Cyprien à l'usine. Un petit train desservait les usines de Malemort implantées sur la rive droite.



L'usine de ciment de Malemort vers 1900.



Plan cadastral de 1832, détail sur la plaine.



Carte d'Etat-major, détail sur la plaine.

Le chemin de fer : 1882

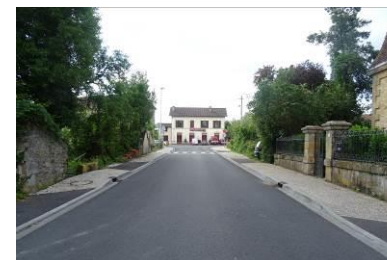
La ligne Sarlat-Bergerac (Compagnie Paris-Orléans) fut ouverte en 1882 et permit de nouveaux débouchés des productions industrielles de la ville (tabacs et minerais). Un nouvel axe, l'avenue de la Gare, fut alors tracé pour relier le chemin de fer au centre du bourg et aux équipements touristiques nouvellement installés, dont l'Hôtel de la Poste. En 1903, un tramway assurait le transport des voyageurs jusqu'à la route du Bugue en passant devant l'hôtel de la Poste élevé en 1937.



L'avenue de la Gare, vers 1900.



L'Hôtel de la Poste, 1937.



La gare et l'avenue de la Gare.

Le pont métallique du Garrit, 1892

Le pont charretier du Garrit remplaça en 1892 le bac qui assurait seul et jusque-là le passage de la Dordogne. L'ouvrage à poutres métalliques d'une longueur de 265 m en amont du pont du chemin de fer fut édifié par la société Hachette et Driout de Saint-Dizier (Haute-Marne).



Au premier plan le pont charretier du Garrit, 1892, au second plan, le pont de chemin de fer, 1880.



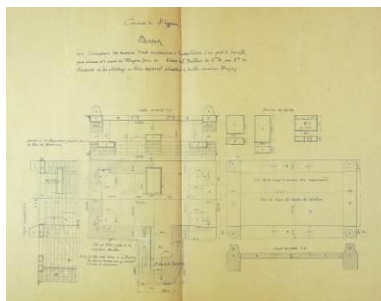
Le pont du Garrit



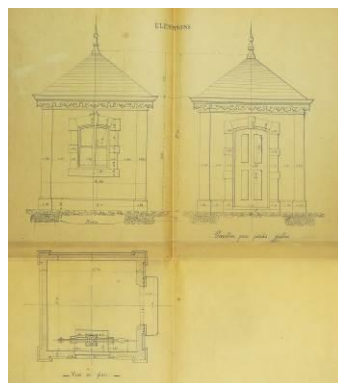
La maison du passeur au Garrit

Un pont à bascule pour voitures à deux roues (wagons), 1901

Ce petit bâtiment, disparu, se situait sans doute au Garrit. Il ressemble à ce que l'on appelle au Garrit la maison du passeur.



Dessin des travaux pur l'installation du mécanisme, 1901. AD 24, 12 O 475.



Dessin du pavillon, 1901. AD 24, 12 O 475.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

AUDIERNE, Notice historique sur la ville de Saint-Cyprien. Son église et son ancien monastère. Imp. Dupont, Périgueux, 1844.

BECHÉAU, Anne, BLONDIN Alain, Les église de Saint-Cyprien et de Castal. Approche historique et architecturale. Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir, n°119, 2009.

BECHÉAU, Anne, Le pont métallique du Garrit à Saint-Cyprien. Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir, n°117, 2009.

BRUGIERE, Chanoine, L'Ancien et le Nouveau Périgord.

BRUGIERE, Hyppolyte, Le canton de Saint-Cyprien à la fin du XIX^e siècle. D'après le manuscrit L'ancien et le nouveau Périgord. Hors-série n°11, Art et Histoire en Périgord Noir, Périgueux, 2018, 251 p.

DESSALES, Léon, Histoire du Périgord, 1883. Ed. Libro Liber, 1997.

DURAND, Louis, Le château de Fages contre le château de Kafka, Ed. Association de Sauvegarde de l'église de Castels et du château de Fages, 1971.

G.T.C.S.C., Groupe de travail sur le canton de Saint-Cyprien, Saint-Cyprien, Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir, n°70, 1997.

G.T.C.S.C., Groupe de travail sur le canton de Saint-Cyprien, Saint-Cyprien, Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir, n°75, 1998.

G.T.C.S.C., Groupe de travail sur le canton de Saint-Cyprien, Saint-Cyprien, Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir, n°76, 1999.

GRILLON, L., Le prieuré périgourdin de Saint-Cyprien fut-il rattaché à Moissac ? Annales du Midi, Privat.

LABORIE, Yan, dans Histoire du Périgord, Fanlac, 2000.

LACAILLE, Alain, Le lion de pierre de Saint-Cyprien.

MAUBOURGUET, Jean, Le Périgord méridional, T. 1. Etude d'histoire politique et religieuse. A. Coueslant, Cahors, 1926. Ed. du Roc de Bourzac.

POTIER, Charles, 1880-1980. Un siècle d'industrie cimentière dans le bassin de Saint-Cyprien. Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir, n°72, 1998.

ROYON, Olivier, La petite noblesse sarladaise de la Fronde à la Révolution, Thèse de doctorat.

SADOUILLET-PERRIN, Alberte, La Révolution de 1789 à Saint-Cyprien, Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord, T. XCVI, 1969.

SADOUILLET-PERRIN, Alberte, Saint-Cyprien, sa plaine, ses coteaux, Ed. du Roc de Bourzac, 1987.

SECRET, Jean, Les églises du canton de Saint-Cyprien, Société Historique et Archéologique du Périgord, T. CIII, 1976.

TARDE, Jean, Chroniques, 1887. Lafitte Reprints, Marseille, 1981.

Sources manuscrites

Archives départementales de Dordogne

3 E 8841 : Etat de l'ancienne halle, place de Talabot, en 1762.

12 O 475 : Biens communaux (couvent, monuments aux morts, électrification, manufacture, champs de foire, écoles, cimetières, route départementale n°16, etc.).

5 Fi Saint-Cyprien. : photographies 1960, château de Fages, église, maison au sud de l'église.

EDE dépôt 1256 : Déclaration du temporel du prieur royal de Saint-Cyprien, ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, 26 février 1790.

Archives diocésaines

DV 170. Notes manuscrites.